

## Thème Capes 2007-2008 – Recueil de textes

**Thème N° 1 : Jean Rouaud, *Les Champs d'honneur*, ©Editions de minuit, 1990. [338 mots]  
Sujet du concours 2007**

Son mariage avait été une date à ce point capitale dans la vie de grand-mère qu'il marquait une sorte d'année zéro, la borne d'où se détermine l'avant et l'après, comme la naissance du Christ ou la fondation de Rome. Quand on s'interrogeait sur son âge (en général, pour s'émerveiller de sa longévité et de son exceptionnelle vigueur), il y avait toujours quelqu'un pour présenter la solution comme simple: il suffisait de se rappeler qu'elle s'était mariée à 25 ans en 1912 - comme si, mieux que sa naissance, cette date marquait une ligne de partage d'où découlaient toutes les formes du temps. Il fallait bien que, ce repère, elle l'eût elle-même déterminé. Qui d'autre qu'elle? Certainement pas le témoin privilégié de cette affaire, d'un an plus jeune, notre silencieux grand-père. Mais les calculs se révélaient si compliqués quand les millésimes ne finissaient pas par 2 que l'âge de grand-mère était devenu « vingt-cinq ans en 12 », un âge fossilisé contre lequel les années ne pouvaient rien. Il s'agissait seulement d'estimer grosso modo, selon l'état de santé qu'on lui voyait, le temps passé depuis cette date, un temps inégal qui stagnait pendant des années quand elle nous apparaissait inchangée et soudain s'accélérait sous un signe patent de la vieillesse: une oreille paresseuse, une démarche traînante, des oublis, les mêmes histoires dix fois racontées. Mais, à part les vraiment derniers jours où elle s'ingéniait à parler bas, une main devant la bouche, pour ne pas se faire entendre de l'infirmière en chef qui selon elle se cachait derrière le radiateur mural et l'empêchait de sortir danser le soir, c'est bien une grand-mère-arrière-grand-mère de vingt-cinq ans en 12 qui s'est éteinte presque centenaire sur une dernière plaisanterie, pirouette élégante qui fit rire ses filles à travers leurs larmes.

Pour leurs noces d'or, tout le monde avait calculé juste : le compte était facile. Il avait été question d'une réunion de toute la famille, d'un banquet entrecoupé de numéros où chacun irait de sa prestation et d'une petite représentation théâtrale.

**Thème N° 2 : Pierrette Fleutiaux, *Des phrases courtes, ma chérie*, ©Actes Sud, 2001 [421mots]**

Il y a, dans le pays où je vis, une ville qui ne ressemble à nulle autre. Les êtres qui la peuplent sont comme enveloppés d'une cellophane invisible. Les immeubles, bien que d'apparence massive, de granit ou béton, ne semblent que façades, et les rues ont un aspect irréel. Bien que je les fréquente depuis de nombreuses années, je n'ai pu retenir leur nom. Je me dirige grâce à quelques repères, des commerces, des bâtiments utilitaires, mes trajets n'y varient guère.

De tout ce qui s'étend autour, je connais peu de chose. J'ai l'image d'un vieux pont de pierre sur une rivière, d'un aqueduc enjambant une campagne verdoyante, d'un horizon de collines embrumées, ces paysages ressemblent à des rêves. La ville a une histoire, bien sûr, mais elle aussi est enveloppée d'une cellophane invisible, elle n'est pas pour moi, comme ne sont pas pour moi les habitants, les maisons, les rues.

J'y suis venue régulièrement pourtant. Quand je n'aurai plus de raison d'y aller, j'y serai par la pensée, presque chaque jour.

Hier, j'ai vu un film sur la vie d'un grand porcelainier de la région. J'y suis allée parce que ma belle-sœur est figurante dans l'une des scènes. J'ai aimé le film, mais je n'ai pu faire de rapport entre les lieux que montre le cinéaste, bien réels pourtant, et la ville qui me hante.

Au centre, il y a comme un aimant, une maison qui me tire vers elle. De quelque point du monde où je me trouve, elle tire sur mes pensées, me fait courir au téléphone plusieurs fois par jour, ou à la gare, ou sur les routes. C'est une construction récente, à plusieurs étages et deux corps de bâtiment, le crépi en est rose, les fenêtres sont protégées sur leur partie inférieure par des plaques de verre, deux ou trois balcons ont des plantes fleuries. Sur le devant, s'étend une petite place interdite aux voitures. Quelques arbres, quelques parterres, des bancs.

De la gare jusque-là, il ne me faut qu'un quart d'heure. Je ne prends pas de taxi ni d'autobus, je bascule mon sac sur l'épaule et je marche. Parfois je m'arrête dans un café, fume une cigarette. Ni le café ni les rues n'ont de réalité pour moi, mais j'ai besoin d'une étape.

Souvent je me dis : « Trouve un papier, prends des notes, c'est une ville comme une autre, il y a quelque chose à en tirer, forcément. Écris une nouvelle, un poème, écris, bon sang, si tu es un écrivain ! »

### Thème N° 3 : Laurent Graff, *Les jours heureux*, ©LeDilettante, 2001 [420 mots]

J'empoche le chèque et vais directement à la banque le déposer. Ensuite, je me rends à la mairie. Là, je demande à voir la personne qui s'occupe des concessions funéraires. Ainsi, à l'âge où la plupart des jeunes se paient leur première voiture, j'avais décidé d'acheter ma tombe. Je voulais marquer ma vie d'une pierre.

Je me retrouve face à une employée médusée qui n'en croit pas ses oreilles. Elle me demande mon âge, s'étonne encore, essaie de me raisonner : « Il y a autre chose à faire, à votre âge, vous avez le temps d'y penser, vous avez toute la vie devant vous, vous n'êtes pas malade ? » Non, j'étais en pleine forme, sain de corps et d'esprit, la rassuré-je. « Vous êtes certain de ce que vous faites ? » insiste-t-elle. On commence à remplir les papiers, elle me regardait d'un drôle d'air par-dessus ses lunettes, visiblement perturbée ; je lui souriais aimablement. « Vous voulez un caveau familial ou une concession individuelle ? » Je n'avais pas réfléchi à la question. Il était à peu près sûr que je me marierais d'ici quelques années, comme tout le monde, que j'aurais des enfants, si tout allait bien, mais de là à prévoir aussi leur tombe. Après un instant de réflexion, j'optai finalement pour une concession individuelle, n'anticipons pas trop. « Perpétuelle ou temporaire ? — Perpétuelle. » Elle consulte un registre, une sorte de cadastre mortuaire, de grand livre de comptes, et note un numéro d'emplacement. Je lui demande s'il est possible de se rendre sur place pour juger du lieu, de la situation de ma future sépulture. Désespérée, elle me répond dans un soupir que l'attribution des concessions se fait d'office, selon un ordre établi, et elle me montre sur le registre le plan d'occupation du cimetière, pointant du doigt les deux mètres carrés qui me reviennent. Je signe les documents et verse un acompte en attendant de régler la facture, qui me parviendra par courrier. Je la remercie bien et vais pour la saluer : elle me tend une main triste, cadavérique, sans vie. Elle avait l'air complètement abattue, démoralisée, la pauvre ! Ma visite lui avait fait de l'effet. Alors que je sortais de son bureau, elle me lance : « J'ai un fils de votre âge. » Je lui adressai un dernier sourire et la quittai pour aller dans un magasin de pompes funèbres.

Sans vouloir faire de mauvais esprit, honnêtement, le type des pompes funèbres ressemblait plus à un boucher qu'à un croque-mort.

### Thème N° 4 : Emmanuel Carrère, L'Usage du « Monde », ©P.O.L – Le Monde 2002 [431 mots]

Au kiosque de la gare, avant de monter dans le train, tu as acheté *Le Monde*. C'est aujourd'hui que paraît ma nouvelle, je te l'ai rappelé ce matin au téléphone en ajoutant que ce serait une excellente lecture de voyage. Tu as répondu que trois heures, c'était un peu beaucoup pour une nouvelle et que tu emporterais un livre aussi. Pour ne pas éveiller tes soupçons, j'ai reconnu que oui, sans doute, ce serait plus sage, mais maintenant je te parie que quel que soit ce livre tu ne l'ouvriras pas.

Tu as pris ta place, regardé les gens s'installer. Quelqu'un doit s'être assis à côté de toi : homme ou femme, jeune ou vieux, agréable ou non, je n'en sais rien. Tu as attendu que le train démarre pour ouvrir le journal, comme on fait quand on a du temps devant soi. Murs tagués le long de la voie ferrée, trouée vers le sud, sortie de Paris. Tu as parcouru la première page, la dernière où il y a un baratin sur moi, puis tu as pris le cahier central, tu l'as déplié, découpé, replié, j'espère que tu n'as pas piqué de phrases au vol. Maintenant tu commences à lire.

Drôle d'impression, non ?

Ce qui est drôle, d'abord, c'est que tu ne sais rien de cette histoire. Nous étions au bord de la mer ensemble quand je l'ai écrite, mais je n'ai pas voulu te la montrer. Je t'ai dit, évasivement, que c'était plus ou moins de la science-fiction. A première vue, cela fait plutôt penser à ce roman de Michel Butor, *La Modification*, qui se passait dans un train et qui était écrit à la deuxième personne. Je suppose que parmi les lecteurs arrivés jusqu'ici certains y ont déjà pensé. Mais tu es trop étonnée, toi, pour penser à Michel Butor. Tu réalises qu'en fait de nouvelle je t'ai écrit une lettre que 600 000 personnes, c'est le tirage du Monde, sont invitées à lire par-dessus ton épaule. Tu es touchée, peut-être aussi un peu mal à l'aise. Tu te demandes où je veux en venir.

Je te propose un truc. A partir de maintenant, tu vas faire tout ce que je te dirai. A la lettre. Pas à pas. Si je te dis : arrête de lire à la fin de cette phrase et reprends seulement dans dix minutes, tu arrêtes de lire à la fin de cette phrase et tu reprends seulement dans dix minutes. C'était un exemple, ça ne vaut pas. Mais sur le principe, tu es d'accord ? Tu me fais confiance ?

### **Thème N° 5 : Michel Del Castillo, *Mort d'un poète*, 1989. [404 mots]**

Ce mardi-là, ma vie a brutalement basculé.

Naturellement, je me raconte après coup que ce renversement se serait produit à la faveur de n'importe quelle autre circonstance. C'est probable. Le fait est que ça m'arriva là, au moment où j'accrochais mon chapeau à une patère.

Rien de bouleversant, aucun séisme intérieur. Tout juste une impression de lassitude.

Je reconnaissais la salle, vaste comme un cinéma des années 30, avec sa moquette couleur de tabac blond, ses murs tapissés de liège, le gigantesque lustre vénitien. En un sens, je n'avais jamais plus clairement perçu chaque détail de la réalité qui m'entourait. Nonobstant, je me savais mort, dépourvu de toute consistance. J'aurais dû, j'imagine, ressentir une grande frayeur. Je n'éprouvais qu'un étonnement mélancolique : ce n'est que ça, mourir ?

Aujourd'hui, je comprends que ça ne s'est pas produit d'un coup. Ça faisait des années que je ressentais ce malaise. Rien que je pusse m'avouer, moins encore analyser. Une lourdeur plus insistante, comme si mon squelette avait été lesté de plomb. Un vague dégoût également. Des relents d'aigreur, comme des reflux de bile. Je ne m'étais jamais aimé, pourquoi me serais-je inquiété de me détester un peu plus ?

Je continuais d'avancer, de débiter des mots. Jusqu'à ce mardi de novembre 1986...

J'ignore ce qui a fait que j'étais en avance. Je suis monté seul dans l'ascenseur réservé aux membres du Conseil Permanent de la Révolution, le C.P.R., salué au rez-de-chaussée par un planton somnolent. Qui ne somnole en Doumarie ? Chacun rêve ou de faim ou d'ennui, le plus souvent des deux.

Je traversai le palier, rentrais dans la salle, ôtai mon chapeau... Un temps s'écoula. La convention voudrait que je dise que ces minutes-là me parurent des siècles. Mais personne ne sait ce que dure un siècle, hormis les rares centenaires bien entendu, en majorité gâteux.

Je déposai mon porte-documents sur le feutre vert recouvrant la table en fer à cheval, hissée sur une estrade. Mes yeux parcoururent l'un après l'autre les quatorze sièges de style administratif, d'une laideur insignifiante, proche du zéro absolu. Pour moi, chacun portait un nom et un visage : Gromy, près de la baie vitrée, énorme éléphant de mer suant et soufflant, frappé à mort par une maladie cardiaque qui lui

laissait un court délai, quelques mois au plus. L'ironie voulait qu'il fût le ministre de la Jeunesse et des Sports. Tout, chez nous, baigne dans une atmosphère d'humour funèbre.

**Thème N° 6 : Jean d'Ormesson, *Voyez comme on danse* © Editions Robert Laffont, 2001 [360 mots]**

Longtemps, je l'avais détesté nous avons aimé la même femme. Et il était mon ami. Les choses, toujours si simples, sont souvent compliquées. Nous nous étions promenés ensemble, en riant, sur mer et sur la terre. Il me suffisait de penser à lui pour voir des ports pleins de bateaux, des rizières en terrasse et des champs de lavande. Il était grand, très calme, toujours égal d'humeur, implacable et sûr de lui. Il ne croyait à rien, il se moquait de tout. Il avait un don assez rare : c'était d'enchanter la vie. Hommes, femmes, enfants, animaux familiers, fonctionnaires des douanes ou des télécommunications, professeurs de métaphysique et vendeuses de supermarché, tous ceux qui l'avaient rencontré ne fût-ce qu'une fois ne l'oubliaient jamais. Les femmes surtout l'adoraient. Mais il savait aussi séduire les hommes. Il passait : un soleil intérieur se mettait à briller. Et maintenant, il était plongé dans les froides ténèbres et il allait descendre pour toujours sous cette terre qu'il avait parcourue. La vie, qu'il rendait si gaie, est une affaire assez sombre.

A la porte du cimetière, je suis tombé sur Gérard. Il parlait déjà aux photographes. Gérard est un ami. Nous ne nous aimons pas beaucoup, tous les deux. Et je crois que Romain ne l'aimait pas non plus.

— Pauvre Romain ! me dit-il.

— Pauvres de nous, lui dis-je. Il va falloir se passer de lui, et ce ne sera pas facile tous les jours.

Romain n'avait pas voulu d'un enterrement religieux. Il n'aurait eu pourtant que l'embarras du choix. Sa mère était une juive allemande et les rabbins, comme les curés, comme les pasteurs, et peut-être les imams, auraient été trop heureux de le récupérer. A la suite d'aventures, dont il ne parlait jamais, dans les sables du désert et du Moyen-Orient, puis dans le ciel de Russie avec ceux de Normandie-Niémen, il était compagnon de la Libération et il dissimulait sous sa manche, au lieu de les coudre dessus, quelque chose comme des galons de commandant ou peut-être de colonel. Avec un peu de chance, on aurait pu lui monter un de ces ballets à grand spectacle dont les Invalides ont la recette.

**Thème N° 7 - Robert Millet, *La voix d'alto* © Editions Gallimard, 2001 [342 mots]**

— Il n'y a pas de commencement à une histoire d'amour, elle a toujours commencé et elle finira sans doute comme elle a commencé, sans vraiment prendre fin, même quand nous ne serons plus là, mon amour, m'a-t-elle dit aux premiers temps de ce qu'il faut bien appeler notre liaison, faute de mieux, lorsque je l'écoutais parler dans le calme du lointain, offerte et déjà plus tout à fait présente, elle, la lente, l'étrange, la belle émigrée, qui n'aura jamais été tout à fait là, je le sais maintenant, pas voulu être là, non, pas dans l'évidence du jour ni dans le pauvre mystère de ce qui succède au jour, mais dans la vraie nuit qu'elle appelait aussi la vérité sur soi : la seule, ajoutait-elle avec une solennité qui m'agaçait, au début, puisqu'il y a eu un début, malgré tout, ces premiers mots, gestes, effleurements rêvés ou réels qui sont un tâtonnement d'aveugle en plein midi, un retour sur soi, recherche de la vérité, ce peu de vérité qui a l'éclat d'un ongle dans la nuit...

Elle regardait avec dégoût la fausse monnaie des sentiments, des images, des mots. L'appauvrissement des langues la désolait, comme le peu de secret qu'elles recèlent.

— Les langues souffrent et meurent comme des corps, murmurait-elle en souriant.

Elle se sentait cernée, assiégée, égarée — sans préciser par quoi. Elle attendait des signes. Certains phénomènes météorologiques la terrifiaient, l'indignaient même, m'avait-elle laissé entendre, le jour de la grande éclipse, le 11 août 1999, si je me souviens bien. J'avais chaud. J'ai toujours eu trop chaud, même en hiver, dans les chambres, les rues, les sous-sols des villes, à cause, j'imagine, de mon enfance à Siom, dans le Haut-Limousin, parmi les grands vents et des hivers où le froid semblait devoir faire surgir de la nuit les loups de l'ancien temps et où j'ai passé mes premières années à lutter contre ça : le froid, l'obscurité, la solitude, les loups, les Barbares, et tout ce qui n'était pas tout à fait mort et hantait les abords de Siom